L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DES ANNONCES JUDICIAIRES:—NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 17 SEPTEMBRE 1846.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR
MAGNE & WEISSE.
No. 81 rue de Chartres.

CONDITIONS DE L'ABEILLE
... $12
... $5
... Ancien avis ne
... pour chaque
... pour inter-
... ont pas la durée de l'an-
... ent, et de vingt cinq
... ent. Ancun avis ne
... ne cesse pour chaque
... ligne de leurs affaires.

OFFICIEL.

1er Avis est donné qu'un contrat a été
... MM Magne & Weisse ... pro-
... Abeille ... pour la publication
... 1846 de tous les avis
... 1847 ou jusqu'au 1er Mai
BERNARD CLARK, Maire.
... 1846.
Wm. DE BLANC, Président du Conseil.
ROBERT C. NICHOLAS, Secr. du Conseil.

POUR ST. LOUIS ...
PAQUET RÉGULIER ...
BRODECKE, WOODS & Co.
92 Tchoupitoulas

PAQUET DU GRAND SARA ...
A LAROSE & Co.
71 Vieille Levee

PAQUET DU VAUXHALL ...
A VOLSBURG ET
MAGNOLIA ...
A CHAMPOMIER Agent
... Levee

PAQUET DU ALABAMA ...
A. M. LEGENDRE

POUR LA HAVANE ...
A. LARONDE & Co.
71 Vieille Levee

POUR BORDEAUX ...
BOYER FRERES
No. 2 Carondelet

POUR CETTE ET MARSEILLE ...
PLEIADES ... Capt. Co
... 20 Quai
MARTAL PEYRET & Co.
... St Louis

POUR LIVERPOOL ...
ASHBURTON ...
... 1 Carondelet
L. H. CALLE.

POUR LIVERPOOL ...
CONSTANTIA.
H. CALLE.

POUR MARSEILLE ...
CLARA ANNA ...
... Capitaine ...
... Passage, s'adresser au
BAILLY BLANCHARD.
99 rue de la Levee

E. BOURDON, Chirurgien Dentiste, rue ...
... Bienville ... cabinet ouvert de 9 à 3 ...
17 mars

WILLIAM DAVIDSON & Co, GRAINS EN COMMISSION ET ... COMMISSIONNAIRES, No. 81, rue ...
... 10 nov

CONSULAT DE FRANCE.
AVIS MENSUEL. SEPTEMBRE 1846.
... Consulat, pour affaires ...
... Noms des individus, les personnes dont les noms suivent:
A
Anderson Robert
Barate Marie
Bazinquet Victor
Bartle Peter
C
Cavalier Jules
Cousin de Lapalme
Lavision Augustin
M
Mazet Pierre
Mercier Williams
Morel dit Lamare
Mauvet Laine, Charles
Mazeline
Morgan Charles
P
Perrin, François
Petit, Elisabeth
R
Richard, Jacques
Robert, Pierre
Rousselin, Jacques
Richard, Joseph
T
Tranchery, Emile
V
Vincent, Ferdinand
... Consulat de France, située encoignure ... St Pierre, est ouverte tous les jours de ... heures ... après midi.
1 sept

A LOUER EN BAIL, pour plusieurs années, un ... de terre bien entretenu et remboursé, situé rue ... Pimpernel entre les rues Jane et Laurel, ayant environ 100 pieds de front sur une profondeur de cent soixante pieds.
Aussi, A vendre ou à louer, à bail pour plusieurs années, un ... de terre situé à environ deux milles de la ville, ... contenant de douze à quinze arpents de superficie, ... vendable pour une petite ferme ou un jardin maraîcher ... Ce terrain est de terre et situé près du pont de la ... Pour ... s'adresser au chemin à coquilles, ...
... 1846.

A LOUER pour le novembre prochain, deux ... situées vis à vis le Théâtre d'Orléans, ... Le ... s'adresser à
J. F. PEPIN.
11 sept Im Encoig. Conti et Pas. de la Bourse ... Ier.

A VENDRE OU A LOUER.— Une maison ... à 2 étages et contenant huit appartements, située rue Robertson, entre les rues Ste Anne et Dumaine près le Vieux Bassin, avec une grande écurie, cour, jardin, etc., le tout sur un lot de 60 pieds de face, sur 130 pieds de profondeur.
Aussi—Une autre jolie maison située rue Prème, entre les rues Conti et Bienville. Pour les conditions, s'adresser à
EDWARD BARNETT,
11 sept M, Conti.

A LOUER—Deux Magasins, situés rue du Canal, (Canal Street Row) près de la rue des Magasins, actuellement occupés par MM. Oakey & Hawkins et D. C. Lathrop & Co. On peut en prendre possession le 1er novembre 1846.
L. A. & W. BARBARIN,
8 sept No. 88, Chartres.

DEPOT DES VERITABLES FRICTION MATCHES
DE WM. A. CLARK,
Rue du Cirque No. 900, Nile. Orléans.
1 fev—1an L. A. GUILLEMAIN, Agent.

WHISKEY—50 barils vieux Whiskey, rectifié et ... vieilli, à vendre par
P. LONGIE
7 sept 116, rue Royale

VERMICELLE—Des grosses almonettes chargées de New-York, à vendre par
P. LONGIE,
116 rue Royale

... barils farine de St. Louis, de nouveau ... actuellement en débarquement du steamer ... à vendre par
BRODECKE WOODS & Co.
92 Tchoupitoulas

NOUVELLE-ORLEANS:
JEUDI MATIN, 17 SEPTEMBRE 1846.

RECOLTES.—On lit dans le *Tribun* de la Pointe-Coupée: "L'animal destructeur a achevé son œuvre. On ne voit plus une seule feuille de coton dans notre paroisse. Ceux qui s'y sont pris de bonne heure, auront peut-être une demi-récolte; mais il y en a beaucoup qui ne feront que le quart, et quelques-uns mêmes moins que cela."

Le *Chronicle* de Bayou Sarah dit aussi: "On est maintenant assuré qu'il n'y aura pas un tiers de récolte dans cette paroisse. Les chenilles ont tout enlevé, non seulement les feuilles et les petits grabots, mais encore l'enveloppe de quelques-uns des gros."

La *Gazette* de Baton-Rouge s'exprime de la même façon: "Le temps est toujours humide et défavorable à la récolte. Le coton est dans l'état le plus déplorable; la chenille continue son œuvre de dévastation, et les grabots, prêts à s'ouvrir, pourissent et tombent. Quelques-uns de nos planteurs qui ont été quelque fois jusqu'à 300 balles, n'en feront pas 30. Nous pouvons sans exagération dire que la récolte de coton dans Est et Ouest-Baton-Rouge est complètement perdue."

M. McLANE, notre ex-ministre en Angleterre, est arrivé à New-York, et la Chambre de Commerce de cette ville s'est empressée d'envoyer auprès de lui une députation qui lui a présenté des résolutions extrêmement flatteuses pour ce digne représentant de l'Union. M. McLane a prononcé un discours de remerciement dans lequel, en faisant allusion à sa mission en Angleterre, il a déclaré qu'il avait consenti à rentrer dans la vie politique par la conviction que le gouvernement voulait une paix honorable dans l'affaire d'Orégon, et il s'est félicité de l'heureuse issue qu'avaient eu les négociations pour deux grands pays faits pour s'entendre et vivre en paix.

SENAT DES ETATS-UNIS—Le Sénat des Etats-Unis se compose en ce moment de vingt-cinq whigs et de trente locofocos; un siège y est vacant par suite de la démission de M. Haywood, de la Caroline du Nord. Le 1 mars prochain finira le terme de trente whigs et de six locofocos. Trois vacances ont été déjà remplies par l'élection, une dans le Maine où un locofoco a remplacé M. Evans, whig; une dans le New-Hampshire où le sénateur whig a fait place à un indépendant; enfin une dans la Louisiane où M. S. W. Downs a été désigné comme remplaçant de M. Barrow. Les législatures du Rhode-Island, de la Caroline du Nord et du Kentucky sont whigs et éliront les sénateurs whigs; par contre celles de la Virginie, de l'Arkansas et de l'Illinois éliront des Locofocos. Si bien qu'aux douze whigs et aux vingt-quatre locofocos qui resteront au 1 mars, il faut d'abord ajouter deux locofocos et un indépendant déjà élus; puis d'après toutes les probabilités, sept législateurs enverront des sénateurs whigs, tandis que huit autres enverront des locofocos. Deux sénateurs sont incertains. Dans tous ces cas, les locofocos auront un gain notable sur la composition actuelle du Sénat.

☞ L'honorable Ch. J. Ingersoll, le candidatureur de M. Daniel Webster, a été désigné à la ré-élection par les locofocos du 1er district congressionnel de la Pennsylvanie. C'est devant être.

VERMONT. On a les retours de 160 villes qui présentent le vote suivant: Whig 17,806; Loco 13,191. Abolitionniste 5,390. Les whigs ont aussi dans la législature un avantage considérable.

LE MINISTERE WHIG DE LOUIS-PHILIPPE.—Notre correspondance particulière a dit quelques mots, hier, de la polémique survenue entre le *Times* de Londres et le *Journal des Débats*, à propos de l'intervention opposée des deux gouvernements de France et de l'Angleterre dans la question du mariage de la Reine d'Espagne. Voici ce que dit de cette polémique la "Chronique" du *Journal du Havre* qui, on le sait, est dans l'opposition la mieux caractérisée:

"Il y a peu de jours, est arrivé à Paris, comme à Eu, un article extrêmement vif, inséré dans le *Times* et dirigé contre Louis-Philippe en personne. On y supposait que le roi des Français déployait un rare *esprit d'intrigue*, et montrait une grande *arrogance* dans la *prétention* de faire prévaloir un candidat, choisi par lui, à la main de Isabelle II. Nous avons lu cet article, et nous l'avons trouvé comme tout le monde, fort impertinent, mêlé de certain vernis de politesse. Il y avait là une attente assez sérieuse à cette bonne amitié qui, jusqu'à ce moment de le dire dans toutes les déclarations officielles, unit les deux gouvernements; une attente sérieuse, disons-nous, parce que le *Times* est notoirement un des organes du nouveau cabinet anglais, bien qu'il ait appartenu aux whigs. En Angleterre, comme en France, il y a des journaux qui font partie du bagage de tous les ministères, quels que soient les noms.

L'article du *Times* a produit un effet désastreux dans notre monde gouvernant. Comment! lord Palmerston, oublier si vite nos protestations d'amitié et d'oubli en mai dernier! Comme-t-il déjà donner des coups de bejer dans la base de cet édifice si péniblement élevé, et commettre avec l'indemnité Pritchard! Quels sacrifices faisait-il donc faire encore!

Ces pensées étaient bien naturelles. On entrevoyait de nouvelles difficultés à jeter le ministère Guizot à un pareil moment. Mais, on s'y rassurait volontiers, parce que, si le *Times* n'était il pas le prélude de ces avanies qui, empêchaient même le mensonge de l'alliance anglaise?

On ne pouvait toutefois laisser sans réponse l'article du *Times*. M. de Jarnac fait savoir qu'on attribuait l'article à lord Clarendon, membre du cabinet. On s'est concerté, on a rédigé une réponse assez cavalière à l'adresse du *Times*, puis elle a été expédiée aux *Débats*, qui l'imprimaient ce matin.

Il y a dans cette réponse un peu de fiel, et beaucoup de mécontentement, du moins plus grand encore. L'article du *Times* est une *sortie fort inattendue* contre la *prétendue* intervention dictatoriale de la cour des Tuileries. "Nous regrettons, dit le *Journal des Débats*, le langage plus qu'indiscret du *Times*, parce que, *par sa position* et l'influence de ses grandes relations, le *Times* a le pouvoir de faire beaucoup de mal comme il pourrait faire beaucoup de bien. Mais nous ne voulons rejeter en aucune façon la responsabilité de ce langage sur le gouvernement anglais, et *nous croyons être sûrs* que le ministère qui est à la tête du département des affaires extérieures y est complètement étranger.

"Nous croyons aussi qu'il ne serait pas très difficile de deviner la source de l'étrange acrimonie que le journal anglais apporte dans cette discussion intempestive. Les souvenirs et les rancunes d'une longue résidence à Madrid, et d'une rivalité constante et systématique avec l'influence française à la cour d'Espagne, laissent trop clairement leur trace dans cette explosion de mauvaise humeur. L'ancien ministre d'Angleterre à Madrid, aujourd'hui membre du cabinet anglais, comprendra très bien ce que nous voulons dire. Lord Clarendon se souvient trop de M. Georges Villiers.

"Ce n'est pas tout. On trouva singulier que ceux-là même qui ont voulu, il y a quelques mois à peine, exclure quand lord Palmerston dit du département des affaires étrangères, parce qu'on le croyait mal disposé envers la France, montrent aujourd'hui tant d'inclination à le pousser dans des voies fatales au maintien de bonne intelligence entre les deux pays. Est-ce que ces protestations indirectes d'amitié qu'on faisait à la France, en repoussant lord Palmerston, n'auraient pas été entièrement désintéressées? Est-ce qu'elles n'auraient couvert qu'une simple et vulgaire rivalité de portefeuilles, au lieu d'être une déclaration de principes! &c., &c."

L'acrimonie de ces lignes, dont nous abrégeons la citation, est calculée, et pas un de ces mots n'est involontaire. Or, nous voyons dans cette réponse un violent ressentiment, et puis l'intention de diviser le cabinet de Londres; mais cette intention est fort mal servie par la plume du rédacteur, parce qu'elle est trop visible, et que les membres du cabinet Russell-Palmerston ne leront qu'en rire. Que lord Palmerston soit étranger à l'article du *Times*, cela est possible; mais nous doutons fort qu'il l'ait désapprouvé. En tout cas, l'amitié de la nouvelle administration anglaise pour notre gouvernement actuel est bien precaire, puisque on en est réduit à appeler des sentimens de lord Clarendon à ceux du signataire du traité du 15 juillet. Mais nous croirons volontiers que la majorité du cabinet anglais est bien disposée pour les Tuileries, si elle consent à revenir sur sa détermination de ne pas laisser venir cette année la reine Victoria à Paris, comme cela était convenu l'an dernier.

Qu'arrivera-t-il de tout ceci? Chacun l'a deviné. Les mauvais vouloirs qu'on attribue à lord Clarendon, tout le Foreign-Office les montrera bientôt à notre égard. Lord Aberdeen nous a mis le pied sur la gorge à Tahiti et presque partout, et nous avons été sérieusement à la passer pour les chefs-d'œuvre de la peinture allemande. Il possédait une admirable collection qui l'avait complètement ruiné, car il ne cessa d'acheter des tableaux que lorsqu'il ne lui resta plus un écu de son patrimoine. Tombe dans la misère, manquant du nécessaire, il aurait pu vivre dans l'aisance en revendant quelques-uns de ses tableaux les moins précieux, mais il serait mort de faim plutôt que de distraire la moindre parcelle de son trésor.—Lorsqu'il se trouva réduit aux expédiens, sa galerie lui offrit une ressource qui suffisait à sa frugalité. Un vieux serviteur, qui lui était resté fidèle et qui le servait sans gages, montrait aux étrangers la splendide collection de chefs-d'œuvre, et recevait, pour prix de cet office, quelques pièces de monnaie, unique revenu sur lequel vivaient le maître et le valet.

Il y a quelques années, le vieux serviteur mourut; M. Van N... n'en aurait pas trouvé un autre aux mêmes conditions; il en pensa; mais faute du domestique, le revenu ne manqua pas. Quand un amateur se présentait pour visiter la galerie, M. Van N... endossait sa livrée et montrait les tableaux.—"Mon maître est sorti, disait-il, mais en son absence, c'est moi qui fais les honneurs de la maison." Puis il déployait au sujet de chaque toile, une érudition qui charmait les auditeurs. Quelquefois on lui adressait des questions sur son maître; on se permettait même des railleries sur l'étrange manie qui le condamnait à la pauvreté.—"C'est un original, disait-on, c'est un fou! que n'a-t-il d'honnêtes collatéraux pour le faire interdire!" M. Van N... écoutait ces discours avec un stoïque sang-froid, répondant en bon domestique attaché à son maître; et la visite terminée, il tendait philosophiquement la main à l'Offrande du curieux satisfait. Voilà de ces types comme on n'en rencontre guère que en Belgique et en Italie.

NOUVELLES DE LA PLATA—Le brick *Black Hawk*, arrivé avant-hier de Montevideo, a apporté des nouvelles jusqu'au 19 juillet; elles contiennent des faits importans.

Un nouveau ministre anglais, M. Hood, est arrivé à Buenos-Ayres avec la mission de mettre fin aux troubles de ce malheureux pays. Il a pressé Rosas d'accéder aux conditions qu'il a refusé jusqu'ici; elles consistent à reconnaître l'indépendance de la République, et à retirer son armée du territoire de cette république.

Rosas a acquiescé à la première de ces conditions, mais il repousse la seconde: son armée, dit-il, a été mise à la disposition du président légitime, Oribe, il ne peut la retirer qu'à la demande de celui-ci. Il faut que de contrainte celui-ci à renoncer à la lutte. Mais à cet égard le blocus anglo-français n'a obtenu jusqu'ici aucun résultat, attendu que les approvisionnemens arrivent à Oribe par les lacs, venant du Rio-Grande du Brésil. Les ministres anglais et français à Montevideo qui protestent contre cet état de choses et signifié au gouvernement brésilien que, si les secours continuaient d'arriver à Oribe par ce côté, ils bloqueraient au besoin Rio-Grande. En effet, le Brésil devait coopérer, avec la France et l'Angleterre, à terminer les affaires de la Plata, et l'intérêt commerce était la fait manquer au rôle qu'il devait jouer dans cette triple alliance.

On espère que cette mesure énergique et les efforts de M. Hood amèneront enfin une solution si longtems attendue.

On parle du désaveu des gouvernemens anglais et français, au sujet de l'expédition du Parana. Cette nouvelle mérite confirmation, car il ne paraît pas que les ministres et les officiers des deux nations aient excédé en cela leurs intructions.

Ce qui est plus officiel, c'est le désaveu encouru par le ministre anglais, M. Hamilton, qui avait, de son autorité privé, retenu au passage le 45e et le 73e de ligne qui avaient relâché à Montevideo à destination du cap de Bonne-Espérance. L'ordre de leur faire continuer leur route pour ce point, est arrivé en même temps que le désaveu.

Un journal dit que l'un des motifs de l'Angleterre, pour désapprouver l'expédition du Parana serait d'exterminer précédent qui, dans un cas donné, pourrait s'appliquer au St-Laurent.

ENROLEMENS EN ESPAGNE POUR L'AMERIQUE DU SUD—Quelques républiques de l'Amerique du Sud, autrefois Etats dependans de l'Espagne, ont eu l'heureuse idée de recruter des soldats de leur ancienne metropole, et de se créer ainsi des cadres pour leur armée. A Madrid même, deux bataillons destinés à la république de l'Equateur, ont été organisés par des émissaires de ce gouvernement. Le ministère espagnol, loin de s'y opposer, a permis les enrolemens; il est accordé aux militaires, pour les autoriser à quitter le corps où ils servent, des congés de six mois qui seront prolongés pendant tout le temps de la durée de la campagne qu'ils vont faire.

Quelques journaux de Madrid voient dans ce fait, l'intention de la part du gouvernement espagnol de coopérer à l'établissement de la monarchie dans l'Amerique du Sud. Il n'est pas besoin de dire ce qu'il y a d'absurde dans une pareille supposition; ce n'est pas avec quelques centaines d'hommes que se peut opérer une révolution de cette nature, si les populations ne la veulent pas, et si elles la veulent, qu'ont-elles besoin des soldats de l'Espagne!

UN GAILLARD.—Un voleur de grand chemin condamné à mort à Salamanque, pour vol et autres méfaits, a soutenu le 3 aout dans son cachot, au moment où on venait le prendre pour le mener au supplice, un siège en règle contre la force armée. Blessé de plusieurs coups de feu, il causa une jambe d'un coup de pied à un officier. Quand on le traîna à l'échafaud, il demanda à manger une perdrix, et dîna comme si de rien n'était.

UN MYSTERE DE PARIS. Un jeune homme de Troyes (Aube), élève de M. Clausel, M. Houzelot, venait depuis quelque mois la pension à Paris, lorsque le 10 juin, il sortit de la maison qui l'abritait avec un de ses compatriotes, en disant qu'il ne tarderait pas à revenir. Cependant la journée tout entière se passa sans qu'on le revît. Le lendemain et les journées suivantes s'écoulèrent sans que M. Houzelot reparût. Son camarade de chambre, inquiet, informa sur-le-champ les parens du jeune homme de ce qui se passait. On se livra aux conjectures les plus diverses. Chaque jour un de ses parens de Paris se rendait exactement à la Morgue pour visiter la exposition des cadavres, et depuis longtemps, de ce côté comme de tous les autres, les renseignemens n'aboutissaient à aucun résultat.

La police de Paris n'avait pas été plus heureuse dans ses recherches, quand, il y a peu de temps, on tira du fond du canal Saint-Martin un cadavre percé et poings liés, et ayant à la poitrine quatre ou cinq coups de couteau. Les recherches et renseignemens ne permirent pas de douter que ce ne fût le jeune Houzelot.

Cette mort, si restée mystérieuse, n'a pu encore être expliquée d'une manière complète et précise, on présume cependant que M. Houzelot qui, dans l'attitude de mortis très avant dans la nuit, et d'aller chercher des impuretés sous les grandes allées désertes des Champs-Elysées ou le long des rives du canal, aura été arrêté par des malfaiteurs qui l'auront attaché pour le tourner plus à l'aise, et qui, déçus dans leurs espérances ou craignant d'être signalés, l'auront assassiné et jeté dans le canal.

MORT MALHEUREUSE D'UN FRANÇAIS.—Nous avons annoncé, il y a quelques semaines, qu'un riche propriétaire de vignes, de Cincinnati, M. Longworth, avait engagé à son service un jeune Français, M. L. Justinard, qui devait tenter de rendre ses vins mousseux à l'instar du vin de Champagne. Ce jeune homme, qu'était arrivé depuis un mois environ à Cincinnati, ayant passé la soirée du 30 aout en compagnie de quelques autres Français qui logeaient dans le même hôtel que lui, allait se retirer dans sa chambre à onze heures du soir, pour se coucher, lorsque un de ses compagnons vint frapper à sa porte pour prendre un tour dans l'Ohio. La proposition fut acceptée, et immédiatement, et déjà quelques-uns des baigneurs avaient quitté l'eau et commençait à se vêtir, quand tout à coup le malheureux Justinard fut entraîné par le courant et disparut sous un bateau à vapeur, pour ne plus reparaître.—"Nayant pu retrouver son corps, nous écrit le correspondant qui nous apprend cette funeste nouvelle, on eut l'idée de tirer plusieurs coups de canon sur l'eau dans l'espoir que la commotion ferait remonter le corps à la surface, mais jusqu'à ce jour (1er septembre) les recherches ont été vaines."

Courrier des E. Unis.

UN ORIGINAL.—On annonce à Bruxelles la vente de la célèbre galerie de M. Van N..., qui est mort le mois dernier. Cet amateur de tableaux avait consacré sa vie et le capital de 40,000 livres de rente à satisfaire sa passion pour les chefs-d'œuvre de la peinture allemande. Il possédait une admirable collection qui l'avait complètement ruiné, car il ne cessa d'acheter des tableaux que lorsqu'il ne lui resta plus un écu de son patrimoine. Tombe dans la misère, manquant du nécessaire, il aurait pu vivre dans l'aisance en revendant quelques-uns de ses tableaux les moins précieux, mais il serait mort de faim plutôt que de distraire la moindre parcelle de son trésor.—Lorsqu'il se trouva réduit aux expédiens, sa galerie lui offrit une ressource qui suffisait à sa frugalité. Un vieux serviteur, qui lui était resté fidèle et qui le servait sans gages, montrait aux étrangers la splendide collection de chefs-d'œuvre, et recevait, pour prix de cet office, quelques pièces de monnaie, unique revenu sur lequel vivaient le maître et le valet.

Il y a quelques années, le vieux serviteur mourut; M. Van N... n'en aurait pas trouvé un autre aux mêmes conditions; il en pensa; mais faute du domestique, le revenu ne manqua pas. Quand un amateur se présentait pour visiter la galerie, M. Van N... endossait sa livrée et montrait les tableaux.—"Mon maître est sorti, disait-il, mais en son absence, c'est moi qui fais les honneurs de la maison." Puis il déployait au sujet de chaque toile, une érudition qui charmait les auditeurs. Quelquefois on lui adressait des questions sur son maître; on se permettait même des railleries sur l'étrange manie qui le condamnait à la pauvreté.—"C'est un original, disait-on, c'est un fou! que n'a-t-il d'honnêtes collatéraux pour le faire interdire!" M. Van N... écoutait ces discours avec un stoïque sang-froid, répondant en bon domestique attaché à son maître; et la visite terminée, il tendait philosophiquement la main à l'Offrande du curieux satisfait. Voilà de ces types comme on n'en rencontre guère que en Belgique et en Italie.

FEUILLETON.

MEMOIRES D'UN MEDECIN.
PAR ALEXANDRE DUMAS.

DEUXIEME PARTIE.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI.

Gilbert se sentait désagréablement affecté d'avoir à obéir à un laquais, néanmoins comme il s'agissait sans doute d'un changement dans son état et qu'il lui semblait que tout changement lui devait être avantageux, il se hâta.

Mlle Chon, libre enfin de toute négociation après avoir mis en belle-sœur au courrier de sa maison prête de Mme de Béarn, déjeunait fort à l'aise dans un beau déshabillé du matin, près d'une fenêtre à la hauteur de laquelle montaient les accacias et les marronniers du plus prochain quinconce.

Elle mangeait de fort bon appétit, et Gilbert remarqua que cet appétit était jouissif par un salmis de faisan et par une galantine aux truffes.

Le philosophe Gilbert, introduit auprès de Mlle Chon, chercha des yeux sur le guéridon la place de son couvert: il n'attendait à une invitation.

Mais Chon ne lui offrit pas même un siège.

Elle se contenta de jeter un coup d'œil sur Gilbert, puis ayant avalé un petit verre de vin couleur de topaze:

—Voyons, mon cher médecin, où en êtes vous avec Zamore! dit-elle.

—Où j'en suis! demanda Gilbert.

—Sans doute, j'espère que vous avez fait connaissance?

—Comment voulez-vous que je fasse connaissance avec une espèce d'animal qui ne parle pas, et qui, lorsqu'on lui parle, se contente de rouler les yeux et de montrer les dents.

—Vous m'effrayez, répondit Chon sans discontinuer son repas et sans que l'air de son visage correspondît aucunement à ses paroles; vous êtes donc bien revêche en amitié!

—L'amitié suppose l'égalité, ma demoiselle.

—Belle maxime! dit Chon. Alors vous ne êtes pas cru l'égal de Zamore?

—C'est à dire, reprit Gilbert, que je n'ai pas cru qu'il fût le mien.

—En vérité, dit Chon, comme se parlant à elle même, il est ravissant!

Puis se retournant vers Gilbert dont elle remarqua l'air rogue:

—Vous disiez donc, cher docteur, ajouta-t-elle que vous donnes difficilement votre cœur!

—Très difficilement, ma dame.

—Alors, je me trompais quand je me flattais d'être de vos amies, et des bonnes!

—J'ai beaucoup de penchant pour vous personnellement, madame, dit Gilbert avec raideur. Mais...

—Ah! grand merci pour cet effort; vous me comblez, et combien de temps faut-il, mon beau dédaigneux, pour qu'on obtienne vos bonnes graces!

—Beaucoup de temps, madame; il y a même des gens qui, quelque chose qu'ils fassent, ne les obtiendront jamais.

—Ah! cela m'explique comment, après être resté dix-huit ans dans la maison du baron de Taverney vous l'avez quittée tous d'un coup. Les Taverney n'avaient pas eu la chance de se mettre dans vos bonnes graces. C'est cela, n'est-ce pas!

Gilbert tressaillit.

—Eh bien! vous ne répondez pas! continua Chon.

—Que voulez-vous que je vous réponde, madame, si ce n'est que toute amitié et toute confiance doivent se mériter.

—Peste! il paraîtrait, en ce cas, que les hôtes de Taverney n'auraient mérité ni cette amitié, ni cette confiance.

—Tous, non, madame.

—Et que vous avaient fait ceux qui ont eu le malheur de vous déplaire?

—Je ne me plains point, madame, dit fièrement Gilbert.

—Allons, allons, dit Chon, je vois que moi aussi je suis exclue de la confiance de M. Gilbert. Ce n'est cependant pas l'envie de la conquérir qui me manque; c'est l'ignorance où je suis des moyens que l'on doit employer.

Gilbert se pinça les lèvres.

—Bref, ces Taverney n'ont pas su vous contenter, ajouta Chon avec une curiosité dont Gilbert sentit la tendance.—Dites moi donc un peu ce que vous faisiez chez eux!

Gilbert fut assez embarassé, car il ne savait pas lui-même ce qu'il faisait à Taverney.

—Madame, dit-il, j'étais.... j'étais homme de confiance.

A ces mots, prononcés avec le flegme philosophique, qui caractérisait Gilbert, Chon fut prise d'un tel accès de rire qu'elle se renversa sur sa chaise en éclatant.

—Vous en doutez? dit Gilbert en fronçant le sourcil.

—Dieu m'en garde! Savez-vous mon cher ami, que vous êtes terrible et que l'on ne peut vous rien dire. Je vous demandais quels gens étaient ces Taverney. Ce n'est point pour vous désobliger, mais bien plutôt pour vous servir en vous ravigotant.

—Je ne me venge pas, ou je me venge moi même, madame.

—Très bien, mais nous avons nous-même un grief contre les Taverney. Puisque de votre côté vous en avez aussi un et même peut-être plus sérieux, nous serons donc naturellement alliés.

—Vous vous trompez, madame, ma façon de me venger ne peut avoir aucun rapport avec la vôtre, car vous parlez des Taverney en général, et moi j'admets différentes nuances dans les divers sentimens que je leur porte.

—Et M. Philippe de Taverney, par exemple, est-il dans les nuances sombres ou dans les nuances tendres

—Je n'ai rien contre M. Philippe. M. Philippe ne me a jamais fait un bien ni mal. Je ne l'aime ni ne le déteste, il m'est tout à fait indifférent.

—Alors vous ne déposeriez pas devant le roi ou devant M. de Choiseul, contre M. Philippe de Taverney?

—A quel propos?

—A propos de son duel avec mon frère.

—Je dirais ce que je sais, madame, si j'étais appelé à déposer.

—Et que savez-vous?

—La vérité.

—Voyons, qu'appelez-vous la vérité? C'est un mot bien élastique.

—Jamais pour celui qui sait distinguer le bien du mal, le juste de l'injuste.

—Je comprends:—le bien—c'est M. Philippe de Taverney; le mal—c'est M. le vicomte Dubarry.

—Oui, madame, à mon avis, et selon ma conscience, j'ai dit la vérité.

—Voilà ce que j'ai recueilli en chemin! dit Chon avec aigreur; voilà comment nie récompense celui qui me fait la vie!

—Ce n'est pas, madame, celui qui ne vous doit pas la mort.

—C'est la même chose.

—C'est bien différent, au contraire.

—Comment cela!

—Je ne vous dois que la vie, vous avez employé vos soins à me la conserver, voilà tout, et encore ce n'est pas vous, c'est le médecin.

Chon regarda fixement le petit bonhomme qui marchandait si peu avec les termes.

J'aurais attendu, dit-elle en adoucissant son sourire et la voix, un peu plus de galanterie de la part d'un compagnon de voyage, qui savait m'obéir jusqu'à la ronde trouver mon bras sous un cousson et mon pied sur son genou.

Chon était si spirituelle avec cette douceur et cette familiarité que Gilbert oublia Zamore, le salmis et le faisan, et ne trouva rien à répondre.

—Allons! allons, mon vieux redevenez gentil, dit Chon en prenant le menton de Gilbert dans sa main. Vous témoignerez contre Philippe de Taverney, n'est ce pas!

—Oh! pour cela, non, fit Gilbert. Jamais!

—Pourquoi donc, entête!

—Parce que M. le vicomte Jean a eu tort.

—Et en quoi n'a-t-il eu tort, s'il vous plaît?

—En insultant la Dauphine. Tandis qu'au contraire, M. Philippe de Taverney....

—Eh bien!

—Avait raison en la défendant.

—Ah! nous tenons pour la Dauphine, à ce qu'il paraît.

—Non, pas plus pour la Dauphine.

—Voyons, mon bon, Gilbert, tâchez vous, qu'on ne vous prête le point d'avoir mon cœur et mon chateau.

—Alors dépêchez-moi de répondre quand vous m'interrogerez.

—Changeons de conversation en ce cas.

Gilbert inclina en signe d'assentiment.

—Quel drôle garçon, demanda la jeune femme à un ton de voix assez dur, que comptez-vous faire ici, et vous ne vous y rendez agréable!

—Pourquoi ne tendre agréable en me parlant.

—Mais on dirait que vous allez vous prendre tous ces grands mots au sérieux!

—Dans le droit que chaque homme a de rester fidèle à sa conscience.

—Hah! du Chon, quand on sert un maître, ce maître assume sur lui toute responsabilité.

—Je n'ai pas de maître, répondit Gilbert.

—Ah! ma trait dont vous y allez, petit mien, dit Chon en se levant comme une belle paresseuse, vous n'aurez jamais de maîtresse.—Maintenant, je repète ma question, répondez y catégoriquement. Que comptez-vous faire ici?

—Je crois qu'il n'était pas bon de se rendre agréable quand on pouvait se rendre utile.

—Je crois que vous trompez—on ne rencontre que des gens utiles, et dont on nomme les.

—Mais je me retirerai.

—Vous vous retirerez!

—Oui, sans doute, je n'ai point demandé à venir, n'est ce pas? Je suis donc libre.

—Libre! s'écria Chon, qui commençait à se mettre en colère de cette résistance à laquelle elle n'était pas habituée. Oh! que non.

La figure de Gilbert se contracta.

—Allons, allons, dit la jeune femme, qui vit au froncement de sourcil de son interlocuteur qu'il ne reconnaît pas facilement a sa liberté. Allons si je vous prête un joli garçon très vertueux, et en cela vous serez obligé de me rendre service, ne fût-ce que pour le trait que vous ferez avec tout ce qui nous entoure. Seulement gardez votre amour pour la vérité.

—Sans doute je le garderai, fit Gilbert.

—Oui, mais nous entendons la chose de deux façons différentes. Je dis: gardez-le pour vous, et n'allez pas le répéter votre cuite dans les cordidors de Trianon ou dans les antichambres de Versailles.

—Hum! fit Gilbert.

—Il n'y a pas de hum! vous n'êtes pas si savant, mon petit philosophe, que vous ne puissez apprendre beaucoup de choses d'une femme, et d'abord, premier axiome: on ne ment pas en se taisant; retenez bien cela.

—Mais si l'on m'interroge!

—Que cela! Etes-vous fou, mon ami? Bon Dieu, qui songe donc à vous au monde, si ce n'est moi! Voici le premier homme qui m'ait trouvé un autre aux mêmes conditions; il m'en pesa; mais faute du domestique, le revenu ne manqua pas. Quand un amateur se présentait pour visiter la galerie, M. Van N... endossait sa livrée et montrait les tableaux.—"Mon maître est sorti, disait-il, mais en son absence, c'est moi qui fais les honneurs de la maison." Puis il déployait au sujet de chaque toile, une érudition qui charmait les auditeurs. Quelquefois on lui adressait des questions sur son maître; on se permettait même des railleries sur l'étrange manie qui le condamnait à la pauvreté.—"C'est un original, disait-on, c'est un fou! que n'a-t-il d'honnêtes collatéraux pour le faire interdire!" M. Van N... écoutait ces discours avec un stoïque sang-froid, répondant en bon domestique attaché à son maître; et la visite terminée, il tendait philosophiquement la main à l'Offrande du curieux satisfait. Voilà de ces types comme on n'en rencontre guère que en Belgique et en Italie.

Il en était ainsi chaque fois qu'au lieu de répondre il venait de se résoudre à agir.

Le laquais qui avait amené Gilbert attendait sur notre. Il le conduisit dans une petite salle à manger attenante à l'antichambre où il avait déjà introduit Zamore était à table.

Gilbert alla s'asseoir près de lui, mais on ne put le forcer à manger.

Trois heures sonnèrent; Mme Dubarry partit pour Paris. Chon, qui devait la répondre plus tard, donna ses instructions pour qu'on approvisionât son cœur.—Force entremets sucrés s'il faisait bon visage; force menaces, suivies d'une heure de cachot, s'il continuait de se rebeller.

A quatre heures on apporta dans la chambre de Gilbert le costume complet du *Médecin malgré lui*: bonnet pointu, perruque, juste-au-corps noir, robe de même couleur. On y avait joint la cuillerette, la baguette et le gros livre.

Le laquais porteur de toute cette défroque lui montra l'un après l'autre chacun de ces objets. Gilbert ne témoigna aucune intention de résister.

M. Grange entra derrière le laquais, et lui apprit comment on devait mettre les différentes pièces du costume: Gilbert écouta patiemment toute la démonstration de M. Grange.

—Je croyais, dit seulement Gilbert, que les médecins portaient autrefois une écritoire et un petit rouleau de papier.

—Ah ça! dit M. Grange; cherchez-lui une longue écritoire, qu'il se pendra à la ceinture.

—Avec plume et papier, cela Gilbert. Je tiens à ce que le costume soit complet

Le laquais s'élança pour exécuter l'ordre donné. Il était chargé en même temps de prévenir Mlle Chon de l'étonnante bonne volonté de Gilbert.

Mlle Chon lui ayant ordonné de donner au messager une petite bourse contenant huit écus et destinée à être attachée avec l'encrier à la ceinture de ce médecin modèle.

—Merci, dit Gilbert, à qui l'on apportait le tout. Maintenant, veuillez me laisser seul, afin que je m'habille.

—Alors dépêchez-vous, dit M. Grange, afin que mademoiselle puisse vous voir avant son départ pour Paris.

—Une demi-heure, dit Gilbert, je me demande qu'une demi-heure.

—Trois quarts d'heure, s'il le faut, monsieur le docteur, dit l'intendant en tournant aussi soigneusement la porte de Gilbert que si c'eut été celle de sa